

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Retour à l'école (rurale)

Yvon Paré, *Les plus belles années*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2000, 204 p., 22,95 \$

Francine Bordeleau

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37757ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (2001). Compte rendu de [Retour à l'école (rurale) / Yvon Paré, *Les plus belles années*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2000, 204 p., 22,95 \$]. *Lettres québécoises*, (101), 37–37.

Yvon Paré, *Les plus belles années*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2000, 204 p., 22,95 \$.

RÉCIT
Francine Bordeleau

Retour à l'école (rurale)

Yvon Paré appartient à l'une des dernières générations de Québécois qui fréquentèrent l'école de rang et livre de cette époque un récit lucide, rempli d'humour et affranchi du poids de la nostalgie.



EN TRENTE ANS D'ÉCRITURE, YVON PARÉ aura fréquenté tous les genres, y compris l'essai qu'il abordait en 1996 avec *Le réflexe d'Adam* (Éditions Trois-Pistoles), une réflexion sur l'éternel fossé entre les hommes et les femmes. L'écrivain semble maintenant prendre goût à ce genre plutôt difficile — parce que fondé sur beaucoup d'autobiographie et un peu de fiction — qu'est le récit. *Les plus belles années* fut en effet précédé, en 1999, de *Un été en Provence* (XYZ éditeur), des récits de voyage qu'il a écrits en collaboration avec sa compagne Danielle Dubé. La critique a alors souligné, avec une belle unanimité, le ton rafraîchissant et la sensualité de ce livre où se goûtaient presque les saveurs d'une région devenue des plus prisées. De même, il faudrait être bien difficile pour boudier *Les plus belles années*, dans lequel Paré ressuscite avec bonheur ces jours d'enfance et de presque adolescence qui se passèrent à « l'École numéro Neuf ».



Yvon Paré

On est loin, ici, de « l'enfance à l'eau bénite » d'une Denise Bombardier, bien que l'époque évoquée soit sensiblement la même. Nous voilà donc ramenés au temps des écoles de rang, lorsque des élèves de tous les cycles du primaire s'entassaient dans la même classe. Les grands de septième année côtoyaient ainsi les petits de première, et la « maîtresse » n'aurait pu exercer son autorité sur cette population hétéroclite sans la « strappe ». À ce légendaire « outil » aujourd'hui disparu, comme chacun sait, Paré consacre du reste l'un des vingt-cinq chapitres de son récit. Vingt-cinq chapitres : c'est-à-dire autant d'histoires par lesquelles l'auteur jette un œil plutôt amusé, parfois attendri, mais jamais mièvre ni romantique, sur une enfance qu'il vécut vers la fin du régime duplessiste.

Il faut reconnaître que Paré possède l'art, pas si courant, de mettre en scène des personnages hauts en couleur et d'en accentuer les traits fantaisistes. On retiendra au premier chef les membres de la famille du narrateur, baptisé Richard-Yvon Blanc. Toute une tribu que ces Blanc du Lac-Saint-Jean : on y dénombre au bas mot une dizaine de rejetons à l'évidence dotés d'un fort tempérament. Ainsi de Théo-Théophile qui, au début du récit, en est à redoubler sa première année. Souffre-douleur, en plus, de l'institutrice — une « Mademoiselle » de dix-huit ans —, il a droit à une double ration quotidienne de strappe. Forte tête, oui, que cet enfant qui ne manque pas d'humour et ne rate pas une occasion d'inventer fables ou plaisanteries. Un jour, il convaincra son frère Simon-Simoé que tous les garçons, en deuxième année, doivent embrasser l'institutrice. « La tradition remonte au temps de Napoléon, qui a inventé les Mademoiselles », trouvera-t-il le tour d'expliquer. Simon-Simoé, lui, est amoureux fou d'Aline-Évelyne, et jouera au preux chevalier en prenant les coups de strappe en lieu et place de sa dulcinée. Typés, indisciplinés, les garçons Blanc ne le cèdent cependant en rien, en originalité, à la Peloute, la fille d'oncle Bonhomme. La pauvre, pas très intelligente, a quadruplé sa troisième

année, mais elle connaît son catéchisme par cœur et possède une voix exceptionnelle (tonitruante, aussi) qui tout à la fois ravit et exaspère le voisinage...

Théo-Théophile, Simon-Simoé et Peloute ne sont que quelques-uns des personnages turbulents et attachants que se plaît à croquer Yvon Paré. Son narrateur, que l'on suivra jusqu'à l'âge de treize ans, n'hésite pas à se faire discret et à donner de beaux rôles aux élèves de l'École numéro Neuf. Vedettes d'anecdotes pittoresques, ces élèves et leur entourage montrent que le duplessisme ne se résume pas à l'obscurantisme, loin de là. Ici nulle trace de ce misérabilisme qu'on rencontre trop souvent lorsque l'époque est évoquée, il convient de le répéter. Nulle allusion, non plus, à cette bêtise ou à cette incompétence dont aurait alors souffert le système d'éducation. Bien au contraire. Il n'est que de plonger, par exemple, dans le chapitre intitulé « La surprise », où le narrateur raconte comment il devait prendre durablement goût à la lecture. Il suffira que Mademoiselle demande aux élèves de lire tout haut, à tour de rôle, *Une de perdue, deux de retrouvées*, de Georges Boucher de Boucherville. Grâce à la perspicacité d'une institutrice à même de deviner ce qui plaisait aux enfants, ceux-ci découvraient tout à coup vers quelles fabuleuses aventures pouvait conduire un livre, ils découvraient l'immense pouvoir de la fiction, et le roman de monsieur de Boucherville allait devenir, pour la classe, « une véritable obsession ». On présumera que des anecdotes similaires accompagnent la petite histoire de plusieurs de nos écoles de rang...



En plus d'être écrit dans une langue savoureuse, le récit de Paré a le mérite de rendre justice à un système d'éducation qui, tout embryonnaire fût-il, ne reposait pas moins sur une certaine rigueur. Sous son apparente légèreté, *Les plus belles années* présente aussi un indéniable intérêt historique et sociologique. Car tout en utilisant principalement le décor de l'École numéro Neuf, ce sont bien des tranches de vie que nous invite à observer Paré, c'est bien un regard sur la famille, sur la mentalité et, en définitive, sur la société rurale du temps, que propose l'écrivain. Cette société était certes tricotée serré, mais elle se dirigeait inexorablement vers la modernité. Tandis qu'on achetait les premières télévisions, le narrateur s'appretait à quitter sa petite école de rang et le monde de l'enfance. Venait-il vraiment de vivre, comme on le lui avait répété à l'envi, ses « plus belles années » ? Commenceraient en tout cas d'autres apprentissages, dont celui, au premier chef, de la solitude, puisque tel est le statut forcé de chacun qui doit bien, un jour, sortir et aller apprendre, « surprendre le monde ».